

## Editorial

Chers lecteurs

Pour introduire ce dernier numéro de 2012, je vous propose de réfléchir sur un mot qui a été très médiatisé cette année, le mot - crise -. La question que nous devons nous poser est la suivante : sommes-nous en crise ? Pour répondre rapidement et modestement à cette question dans les quelques lignes que m'accorde cet édito, je prendrai appui sur une intervention de Michel Maffesoli en décembre dernier à Deauville.

Michel Maffesoli défend dans les quelques lignes qui suivent l'idée d'un changement de paradigme.

*« Dépression économique, trouble moral ou physique, situation tendue dans le domaine politique ou institutionnel. On pourrait multiplier à loisir les définitions et champ d'application de ce mystérieux ectoplasme qu'est la crise. Je dirais, pour ma part, qu'au travers de ce terme se dit la nécessité d'une période retour « ad integrum », retour aux fondements, ou fondamentaux. À certains moments, une société n'a plus conscience de ce qui unit et, dès lors, elle n'a plus confiance dans les valeurs qui assuraient la solidité du lien social. Pensons à cet exemple simple, l'évidence amoureuse s'est délitée. Sans que l'on sache bien pourquoi. Par usure, par fatigue. Et ce sont tous les éléments constituant cette relation qui, d'un coup, s'effondrent. On retrouve un tel processus dans bien des domaines : physique, psychologique, culturel. L'économie n'y échappe point. Il est, même, des moments où, suite à une accélération, voire une intensification de l'énergie, le corps (physique, social, individuel) atteint son apogée, lequel, par un curieux paradoxe, s'inverse en hypogée. Retour au souterrain, au tombeau, symboles d'une construction future. Pour le dire en d'autres termes, l'époque attend sa propre apocalypse. Sur la longue durée, les histoires humaines, on se rend compte que les mondes finissants prennent des chemins inconnus aboutissant toujours à de nouvelles renaissances.*

*Ainsi, plus qu'aux événements, il faut être attentif aux avènements, ce qui advient, presque inéluctablement, lorsqu'un cycle s'achève, qu'un ensemble de valeurs seaturent. Mais cela est difficile tant prédomine, plus d'ailleurs dans l'opinion savante que dans l'opinion commune, une certaine conception du travail qui a pris naissance au XIXe siècle. Certes, chez le vieux Marx, la chose était certainement plus subtile. Mais la mécanique opposition entre infrastructure et superstructure, avec la prévalence de la première est, ainsi, devenue la marque de la modernité. En la matière, priorité à l'économie, au travail, au productivisme. Et, sans le savoir, sans le vouloir, ce simplisme marxiste a contaminé les esprits les plus avisés.*

*Cela donne une foultitude d'essais, d'articles, de discours, voire de traités savants aux idées convenues n'osant pas remettre en question les lois d'airain d'une économie souveraine. Faut-il, à cet égard, rappeler que l'expression « valeur travail » (qui vient droit du Capital de Marx), incantation constamment répétée est le signe évident de la marxisation des élites, c'est-à-dire leur déphasage ! La valeur-travail comme valeur essentielle, le travail permettant la réalisation de soi et du monde est donc le must incontournable de tous les discours éducatifs, politiques, sociaux des pensées convenues et dominantes. Compte tenu du tremblement de terre secouant nos sociétés, tremblement aux conséquences encore insoupçonnées, ne peut-on pas, ne fût-ce qu'à titre d'hypothèse, inverser radicalement le problème ? La crise est avant tout dans nos têtes. Elle vient de l'intérieur.*

*Pas forcément d'une manière consciente, bien sûr, mais d'une manière pressante, prégnante ; un autre imaginaire est en train de se mettre en place. Inversion forçant à reconnaître que c'est d'abord dans les mentalités que s'opèrent les grandes transformations. Ou, pour être plus précis, ce sont les mentalités qui opèrent ces transformations. Elles mettent en place un autre paradigme, c'est-à-dire une autre matrice où est en train de s'élaborer une nouvelle manière d'être-ensemble.*

*L'esthétisation de l'existence, l'art se capillarisant dans l'ensemble de la vie quotidienne, l'accent remis sur le qualitatif, le refus du saccage productiviste. Et l'on pourrait, à loisir, multiplier une liste en ce sens soulignant qu'à l'aspect de sérieux du productivisme moderne est en train de succéder un ludique ambiant. L'ambiance créatrice caractérise, osons le mot, la postmodernité.*

*Ce n'est pas la première fois que, dans les histoires humaines, la création est le moteur principal de la culture. Le quattrocento, Florence la belle, Vienne fin de siècle, le XVIIe siècle français, la Renaissance en portent témoignage. Pourquoi ne pas admettre que c'est un tel idéal de créativité qui meut, en profondeur, l'imaginaire social, ce qui est en jeu dans la société officieuse, et que la société officielle ne veut pas voir. Après l'usure de l'usage, on verrait, d'une manière diffuse, revenir le non-nécessaire, le désir du superflu. On retrouverait le sens de l'inutile, l'importance, en son sens fort, du spirituel. L'irrépressible prégnance du luxe qui est, étymologiquement, non fonctionnel, en ce qu'il traduit la « luxation » d'un corps social rechignant à la totale marchandisation du monde.*

*Et l'on peut se demander si ce n'est pas parce qu'un tel esprit du temps est là, contaminant tout sur son passage, que la finance est devenue folle, que le ludique des traders grippe la machinerie bancaire, et que personne ne contrôle plus rien dans un système économique s'étant, en totalité abstraicisé de la vie réelle. Je me fais bien comprendre : le chômage, les faillites, les cataclysmes financiers, les turbulences bancaires ne sont pas les causes d'une économie*

dérégulée qu'il suffirait de réguler à nouveau, mais bien plutôt les symptômes d'un changement sociétal que notre paresse intellectuelle s'emploie à dénier. Tout cela est avant tout non cause mais effet. Effet d'une conception de l'économie comme simple arraisonnement du monde par la technicisation planétaire.

La crise, dès lors, est l'indice d'un passage de la ligne. Celui du travail vers la création. Celui d'une histoire parfaitement maîtrisable vers un destin beaucoup plus aléatoire. La crise nous conduit d'un lieu à un autre. De celui d'un homme maître et possesseur de la nature et du social, vers celui d'un environnement que l'on ne peut plus se contenter d'exploiter à merci. De la domination sans frein à la réversibilité autrement plus féconde. Milan Kundera nous avait rendus attentifs à cela : « il en est des amours comme des empires, que cesse l'idée sur laquelle ils reposent et il s'effondrent avec elles ». L'idée du progrès indéfini, celle de la réduction de la vie à ce qui se compte, ce qui se thésaurise. L'ordre du quantitatif. C'est bien cet ordre-là qui se sature.

Et les signes annonciateurs de cette saturation sont multiples. Le mot crise ne fait que les cristalliser. Au travers de ce mot, c'est l'idée de la toute puissance, de la volonté de puissance sur l'Histoire, le monde qui vient se briser sur l'irréfragable destin. La crise nous apprend que le tragique est de retour. Et qu'il y a grandeur à l'affronter. Mais cet animal domestiqué qu'est l'homme n'aura-t-il pas peur de la sauvagerie que cela annonce ? Est-ce que la sécurisation et l'idéologie du risque zéro n'ont pas annihilé ce qui lui reste d'énergie ? La question reste ouverte. Tout en sachant, ainsi que le dit le poète, que « là où croît le danger, là aussi croît ce qui sauve ».

On l'aura ainsi compris, et nous sommes nombreux à partager cette idée, que nous ne sommes pas en crise au sens commun du terme mais nous sommes en train de changer de monde, de paradigme. Les repères d'hier s'effacent, de nouveaux se dessinent et ouvrent des perspectives extraordinaires qu'il convient de vouloir saisir. Dans ces contextes d'incertitude et de changement permanent, la prospective en cela retrouve sa place tant méritée en permettant de penser le champ des possibles.

Que 2013 apporte donc aux fidèles de RMA, lecteurs, auteurs et relecteurs, le meilleur.

Excellente année à tous !

**Aline Scouarnec**  
Directeur de Publication  
Rédacteur en Chef